

DIDIER LAUTERBORN



LE PERCUTEUR

THRILLER

Didier Lauterborn

Le Percuteur

© Didier Lauterborn, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7617-4

Couverture : Mark Vella-Ukmergé-Lituanie

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

La vengeance serre le cœur autant que la mâchoire.
Charles de Leusse (Au revoir)

La persévérance apporte le pouvoir.
Keizoku wa chikara nari.
Proverbe japonais (kotowaza)

Introduction

Né le 9 novembre 1971 à Tirana, le jeune Anton Sica est élevé à la dure. En voyant son père atteindre les sommets de l'administration, il a très vite été conscient de l'empreinte perfide du communisme sur le comportement des gens. Son grand-père maternel, berger et chasseur de loup, avait miraculeusement réussi à le faire passer en Grèce à l'âge de neuf ans. Il fut accueilli à bras ouverts par son oncle et sa tante.

Anton pouvait se targuer d'être l'un des rares enfants à avoir quitté l'Albanie au cours de la guerre froide. Élevé dans un milieu d'enseignants du côté de Thessalonique, l'exilé reçoit une bonne éducation. Vivement attiré par les langues étrangères, il étudie l'anglais et le français à l'université. Après son service militaire, Anton décide de signer pour cinq ans dans une unité des forces aériennes grecques. Il est ensuite affecté dans une section administrative qui gère les appelés. Sergent-chef à l'âge de vingt-quatre ans, il se sent néanmoins coincé dans une voie de garage. Pour tromper la sécheresse de la paperasse, le soldat n'hésite pas à mouiller le maillot.

Le 8 novembre 1996, la veille de son vingt-cinquième anniversaire, il galope autour de la base en compagnie du colonel Yannis Androlis. Ce chef d'un service spécial appelé « Groupe de renfort et d'intervention », est tout de suite séduit par les aptitudes physiques du jeune homme. Le lendemain, l'officier consulte son dossier militaire et y voit une recrue potentielle pour le GRI. Deux heures plus tard, Anton Sica est aussitôt convoqué dans le bureau du colonel. Heureux que cet événement arrive le jour de son anniversaire, le jeune sous-officier accepte la proposition de son supérieur. Après six mois d'entraînement intensif, Anton prend de l'envergure avant de prendre son envol. L'intellectuel chétif s'est transformé en guerrier.

En septembre 1997, le colonel Androlis place son protégé dans une unité commando. Anton, ceinture noire de judo, découvre une nouvelle forme de close combat. Le jeune homme réalise que l'enseignement proposé dépasse largement le cadre militaire. Il n'a plus le choix : retourner dans un bureau ne l'inspire plus du tout. Le sergent-chef Sica se voit offrir une nouvelle fonction : travailler pour une organisation secrète dont le colonel Androlis est l'un des membres fondateurs. Le plan est bien ficelé. Les soldats en active bénéficient d'un entraînement poussé. On les appelle « nettoyeurs ».

Le 1er janvier 1998, Anton se voit offrir son premier contrat. Il devra se débarrasser du meneur d'un groupe de terroristes africains cherchant à éliminer Denis Sassou-Nguesso lors de sa visite à Paris. Un membre du gouvernement français avait contacté Androlis pour lui demander d'envoyer un de ses nettoyeurs, si possible un débutant qui ne pourrait pas se faire repérer par le clan des rebelles. Le jeune homme accepte sans sourciller. Le colonel Androlis lui remet un passeport français. Anton Sica s'appelle désormais Antoine Sicaire. S'engageait-il dans une course contre la mort ? Le jeune homme réussirait-il à s'imposer dans un monde où la pitié n'existe pas. Serait-il capable de tuer de sang froid et d'éviter l'incident diplomatique ?

Chapitre 1 : L'hôtel

Paris le 15 janvier 1998.

Arrivé en toute discrétion, Antoine Sicaire s'installe dans un appartement près du quartier de la Défense. Il découvre dans une enveloppe les documents sur le fameux terroriste chargé d'éliminer le chef d'État congolais. Fraîchement arrivé au milieu de ces immenses blocs de béton, il ne ressent plus son agoraphobie héréditaire. Il était aussi désinhibé. L'entraînement intensif avait porté ses fruits. Du haut de son septième étage, il contemple la foule qui déambule innocemment dans la rue. Après avoir rangé ses affaires dans les placards, il examine attentivement la pochette contenant un fichier, des photos et une somme en liquide de dix mille francs pour couvrir ses frais. La personne à abattre n'est pas un enfant de cœur. Il s'agit d'un quinquagénaire aux impressionnants états de service, surnommé « le Balafré ». Il avait notamment fait partie de la garde rapprochée de l'empereur d'Éthiopie, Haïlee Sélassié. Une fois le régime impérial éthiopien renversé, il avait proposé ses services à diverses organisations criminelles. Le Balafré avait reçu un coup de poignard sur la joue gauche lors d'un affrontement entre bandes rivales au Congo. C'était la première et dernière fois qu'un adversaire avait réussi à le blesser. Le colonel Androlis avait confié à Antoine une mission extrêmement dangereuse. Il voulait que son protégé fasse tout de suite un coup de maître. Connaissant l'enjeu, Sicaire s'était placé dans une position de méditation profonde. Il devait apaiser son esprit avant de mettre son corps en action. Le message de son mentor était on ne peut plus clair : prendre la mort pour conseiller. En acceptant ce contrat, il savait qu'il pourrait se taper sur la cuisse ou aller directement à l'abattoir. Sortant de son état méditatif, le soldat se met près de la fenêtre et commence à faire des exercices respiratoires très puissants. Il chassait la peur à sa façon. Une fois rempli de confiance, il sort les photos du Balafré de la pochette et les observe avec attention. Ensuite, il les déchire avant de les placer dans la baignoire. Antoine met le feu au dossier. Une fois les documents consumés, il les dilue avec l'eau du robinet de douche qui les envoie dans le tout-à-l'égout. Il avait tout mémorisé. Il lui fallait trouver une arme. Après mûre réflexion, il opte pour une arme silencieuse : la sarbacane. Pour mener à bien une tâche aussi difficile, rien de tel qu'un objet simple et efficace. Antoine Sicaire sort de l'appartement pour trouver un magasin de bricolage. Chemin faisant, il s'arrête chez un apothicaire à la retraite sensé lui fournir une substance à base de curare. Jean Fossé, dit Jeannot, louait ses

services aux amis du colonel Androlis. Ainsi, l'argent récolté par son savoir lui permettait de s'adonner à son loisir préféré : le poker. Vers 17h, Sicaire passe commande d'un flacon de poison et dépose dans la main du chimiste... la somme de quatre mille francs. Jeannot s'exécute et lui promet la marchandise sous quarante-huit heures. Une fois dans la rue, un vendeur ambulant d'origine sud-américaine lui propose des objets d'art. Le soldat aperçoit une flûte de Pan et l'achète immédiatement. Il a en main la première partie de son armement. Plus tard, il achète dans le magasin de bricolage des morceaux de bois qu'il taillera pour en faire des fléchettes.

De retour à son appartement, Antoine commence à façonner la sarbacane. Il détache les tubes de bambou, choisit le plus long et agrandit l'embout pour élargir l'entrée du souffle. Meticuleusement, il taille les bouts de bois pour les affûter. La sarbacane prend forme, les fléchettes sont piquantes à souhait. Il lui reste cinq jours pour préparer son offensive et se débarrasser du Balafré. Antoine n'a qu'une question en tête : comment entrer dans l'hôtel où se trouve le président congolais sans attirer l'attention ? Il pense aussitôt à une tenue de camouflage en milieu urbain : prendre la peau d'un homme d'affaires dynamique qui joue au tennis. Bien entendu, il dissimulera la sarbacane et les fléchettes dans le manche de la raquette. Son physique athlétique et son visage innocent joueront en sa faveur pour qu'il circule dans l'hôtel sans trop attirer l'attention. D'après les informations en sa possession, le Balafré travaillait en solo. Il ne pouvait atteindre Denis Sassou-Nguesso que dans la résidence hôtelière. Anton Sica, alias Antoine Sicaire ne laissait rien au hasard. Il ne voulait pas devenir une feuille à la merci du vent. Chez lui, tout était planifié, orchestré et millimétré. Il se considérait comme un mercenaire des temps modernes. Ironie du sort, son grand-père paternel lui avait révélé que ses ancêtres descendaient des Thraces. Il avait hérité d'un sang de guerrier !

Le 18 janvier 1998, Antoine Sicaire arrive à la réception de l'hôtel *Tribali* à 11h30. Le président africain est supposé arriver vers 14h. Quinze minutes plus tard, il descend et fait une halte au bar avant d'aller déjeuner. Après un rapide tour d'horizon, il remarque un individu qui lit le journal. Caché par les gros titres de l'actualité, on ne peut pas voir son visage. Antoine observe le personnage et examine attentivement sa forte corpulence. L'homme a des avant-bras trop musclés et des mains trop épaisses pour travailler dans un bureau. Sicaire émet l'hypothèse que l'homme en question pourrait être le Balafré. Soudain, par un jeu de miroirs situés face au comptoir, il change de position et voit une partie du

profil de l'homme... qui a bel et bien une cicatrice sur la joue gauche. Antoine comprend que le soldat frappera dès que Sassou mettra un pied dans l'hôtel. Après une rapide collation, il remonte dans sa chambre, met un survêtement et prépare son équipement. Il contacte une *call-girl* et lui demande de venir le rejoindre à l'hôtel un peu avant 14h, en tenue de sport et raquette de tennis à la main. Son plan est bien ficelé, mais il ne sait pas à quel endroit de l'hôtel le mercenaire va placer son attaque. Si le Balafré atteint sa cible dans le hall, des témoins pourraient facilement l'identifier. D'autre part, si le Balafré entre dans l'ascenseur, neutralise les deux gardes du corps et exécute froidement sa proie... il devra sortir de l'ascenseur à un étage bien précis. Antoine opte pour la deuxième solution. Il aurait fait la même chose. Vers 13h45, la prostituée arrive dans le hall de l'hôtel, accueillie par Sicaire. Il lui propose un verre au bar. Le Balafré est toujours là. Élégamment cravaté, il s'était sûrement fait passer pour un garde du corps. Fin limier, il observe Sicaire et la *call-girl* et ne semble pas préoccupé par leur présence. Antoine sait qu'il a très peu de temps. Discrètement, il sort son flacon de curare, puis le pose sur la table à côté de son verre. Ensuite, il ouvre le manche de sa raquette et pose le tuyau de bambou et les fléchettes sur ses genoux. La jeune femme répond à un appel sur son portable, sûrement pour honorer un rendez-vous. Soudain, le mercenaire se lève et se dirige vers les toilettes. À ce moment là, Antoine comprend qu'il lui faudra agir vite. Il place trois fléchettes empoisonnées dans le bambou au bout duquel il a posé un bouchon de liège. Sicaire entre à son tour dans les toilettes. Son ennemi est-il en train de récupérer une arme pour accomplir son méfait ? Tel un indien d'Amazonie faisant face à sa pitance, il se positionne face à la porte battante du WC. Le tueur sort et se trouve nez à nez avec Antoine. Ce dernier souffle brutalement à trois reprises dans la sarbacane. Trois fléchettes empoisonnées atteignent la cible. Deux se sont plantées dans le cou et une a perforé la cicatrice sur la joue. Comprenant un peu tard la situation, le colosse tente de bondir sur son assaillant. Antoine esquive et lui donne un coup de pied dans le ventre. Le Balafré tombe, genoux à terre. Il est en train de s'asphyxier. Quelques secondes plus tard, il gît sur le carrelage. Sicaire récupère ses fléchettes, les jette dans la cuvette et tire la chasse. Par chance, elles disparaissent rapidement. Ensuite, il range la sarbacane dans sa poche et se dirige vers le bar. Il prend sa raquette de tennis et sort avec la *call-girl* qui n'a absolument rien remarqué. Il appelle un taxi et fait un tour dans Paris. Deux heures plus tard, il revient seul sans éveiller le moindre soupçon. La police est là. L'enquête vient de commencer. Discrètement, il tend l'oreille et entend le mot

« fiché ». Par mesure de sécurité, le président congolais avait changé d'hôtel. Le lendemain, il assistera à une conférence avec les ministres français. Anton Sica, alias Antoine Sicaire, avait ainsi évité l'incident diplomatique. Pour sa première mission, il était passé à l'attaque dans le quartier de la Défense !

De retour dans son appartement, il reconstitue la flûte de Pan après avoir nettoyé le bambou dévastateur. Sicaire avait trouvé une arme imperceptible. S'était-il rappelé que son grand-père lui parlait souvent du dieu Pan, protecteur des bergers ?

Pour se débarrasser du loup dans la bergerie, il avait joué de la flûte. Un sifflement aigu avait eu raison de la bête. Antoine avait mortellement égratigné le Balafre.